



**L'île des anamorphoses**  
seconde version d'Henri Berger

**L'île de l'indécidable**

Philadelphie, le Grand Armateur, réunissait chaque année de nombreux écrivains, au solstice d'été. Il choisissait toujours une île, avec le plus grand soin et dans la plus grande discrétion. Elle était inconnue des participants, et à sa découverte, ils vivaient un instant de surprise pour stimuler leur créativité.

Bien sûr, chacun des écrivains avait son île résidentielle. Il n'écrivait pas ailleurs, dans un autre style que le sien. Ces îles personnelles étaient peuplées d'histoires surprenantes et de réflexions inédites qui ne demandaient qu'à se répandre sur les continents. La variété des îles était d'une richesse extraordinaire, de l'ordre du nombre de grains de sable qu'on trouve sur une plage. La comparaison peut paraître saugrenue et, strictement parlant, c'est vrai. D'ailleurs, peut-on concevoir un livre de sable ?

Il existe une île-lipogramme, située en Mer Adriatique : c'est l'île de Krk chère à Prc qui y a séjourné régulièrement, le temps d'une disparition. Aux antipodes de chaque île-lipogramme se trouvait une île-épenhèse puisque les lettres perdues en un point devaient ressortir à l'autre extrémité du diamètre terrestre. Mais dans quel état après un voyage au centre de la Terre ? Passées par les hautes températures du feu intérieur, les voyelles étaient changées en consonnes et inversement. Le plus petit nombre de voyelles contrariait les échanges univoques, compliquait les allers-retours. Alors, d'incroyables pataquès ou d'étranges confusions se développaient dans le monde des lettres. Toujours à l'affût, les écrivains étaient les premiers à se réjouir de ces accidents de transcription. Ils en profitaient pour explorer des mots nouveaux et enrichissaient leur île, sans la quitter.

La tenue de la dernière assemblée fut remarquable, au point d'être encore dans les mémoires aujourd'hui. Soixante-dix écrivains volontaires furent retenus pour participer à l'aventure, et parmi eux un écrivain-débutant, engagé par tirage au sort et totalement inconnu des autres. En pensant à ce nombre, jamais atteint auparavant, ils avaient le secret espoir de se retrouver, le lendemain, dans l'île de Pharos, en face d'Alexandrie et de sa Grande Bibliothèque. Ils imaginaient déjà porter le nom fameux : les Septante. Cet



espoir sembla se concrétiser quand ils virent entrer dans le hall de l'aéroport, une silhouette fringante, en laquelle les initiés reconnurent Philadelphie. En quelques enjambées, il était près d'eux. Il les accueillit d'un vibrant : « Bienvenue, les amis ! » La carrure aussi forte que la voix, il portait une redingote noire qui descendait jusqu'à ses pieds. Il était toujours très impressionnant malgré un âge que tout le monde soupçonnait avancé, mais que personne n'évaluait avec précision. Son visage hâlé par de nombreuses croisières, ne laissait apparaître que peu de rides. Il semblait avoir traversé sans encombre des dizaines d'années, des siècles même, tant son regard portait de lointaines réminiscences.

Philadelphie ne se départit pas de son air jovial pour leur révéler :

– Votre destination est l'île de l'Indécidable, à l'antipode de l'île des Certitudes où toutes les idées, les images, sont enfermées dans de petites boîtes dont elles ne sortent jamais et dans lesquelles on est sûr de trouver le conformisme. Vous le savez déjà : les certitudes n'ont aucun intérêt en littérature.

Philadelphie avait l'enthousiasme communicatif et tous se rallièrent à son choix comme à un axiome.

Ils embarquèrent ensemble dans un avion réservé à eux seuls, depuis Paris, aux premières heures de la nuit. Un copieux repas leur fut servi par un personnel de bord attentionné, abreuvant chacun de boissons délicieuses, euphorisantes et, en fin de compte, assoupissantes. À leur réveil, ils se raconteraient des rêves similaires : « Au cours d'un séjour dans une île de la Mer du Nord, un physicien avait eu la révélation des relations d'incertitude qui portent son nom. » Ou : « Le mathématicien qui avait mis en évidence des propositions indécidables en théorie des ensembles, n'habitait-il pas dans une île ? » « L'île vers laquelle nous volons ? »

Personne ne put estimer la durée du voyage. Ils atterrirent au petit matin, par un grand beau temps. Le soleil semblait émerger de l'horizon et éclairait la brume d'une lumière opaline. Encore endormis, les écrivains montèrent dans un car aux vitres teintées qui ne laissaient guère voir le paysage. On devinait cependant une végétation clairsemée et on sentait qu'il ne devait pas faire chaud. On n'était pas en Méditerranée et encore moins à Pharos ! Aucune habitation n'était visible. La route s'enfonça dans une étroite vallée et le car finit par entrer dans un tunnel. Il s'arrêta dans un parking-aquarium dont



les murs bleutés étaient peuplés de poissons aux couleurs vives frayant dans des algues démesurées.

Un ascenseur permettait d'accéder au rez-de-chaussée d'une construction cylindrique de vastes proportions. Le jardin central était assez grand pour être agrémenté d'une végétation luxuriante digne des îles de l'Océan Pacifique qui ont enchanté plus d'un peintre et inspiré plus d'un poète. L'enchevêtrement des verts abolissait toute perspective, les palmes rêvées, qui ventilaient les pharaons, s'offraient délibérément au toucher. Des friselis d'eau courante entretenaient un fond sonore apaisant, troublé de temps à autre par le vol et les cris de perruches multicolores. L'atmosphère d'une douceur odorante semblait soufflée par les alizés, mais les grappes de fleurs des bougainvilliers et des flamboyants restaient immobiles dans leur exubérance écarlate. Une immense calotte sphérique, appuyée sur le faîte circulaire du bâtiment, assurait une lumière zénithale. Elle mettait aussi le jardin à l'abri de tout aléa climatique, plus rassurante encore que le ciel des tropiques parfois traversé par les cyclones.

L'architecture développée dans le bâtiment forçait l'admiration : Philadelphie avait voulu rivaliser avec les mécènes de la Renaissance, pour offrir une résidence d'écriture propice à tous les plaisirs de la méditation. Fils unique, il n'avait pas d'héritier. Il consacrait sa fortune à ce palais, commencé à l'époque des grandes expéditions polaires par son grand-père paternel qui l'appelait sa folie. Elle était construite à mille lieux de la civilisation et non aux environs de Paris comme celles des autres fortunés de cette époque faste pour les affaires. L'aïeul avait débuté le titre de noblesse de Grand Armateur décerné par ses pairs, unanimes pour reconnaître ses qualités de gestionnaire et d'aventurier. Le titre était devenu héréditaire.

La façade intérieure, cylindre de grand diamètre, présentait plusieurs niveaux. On comprenait à la façon dont la lumière traversait l'épaisseur du bâtiment, qu'il pouvait contenir des pièces de grandes dimensions mais aussi de multiples couloirs et escaliers. Subtilement contorsionnés, ils disparaissaient au regard quand on voulait les suivre, semblaient toujours monter alors qu'ils aboutissaient au même point après un tour complet. Le rez-de-chaussée donnait sur le jardin par une circonférence de colonnes doriques derrière lesquelles courait un passage dallé. Les vastes baies vitrées des premier et deuxième étages éclairaient les chambres qui avaient toutes une vue directe sur le jardin. Mais il semblait que nombre de fenêtres étaient en trompe-l'œil. Côté



extérieur, un couloir circulaire assez large pour faire déambuler quatre philosophes de front en train d'argumenter, donnait l'accès aux chambres. Il permettait de suivre la course du soleil qui éclairait parfois de fausses portes comme on en voit dans les temples bouddhistes et laissait les vraies dans l'ombre. Une heure plus tard, les jeux de lumière étaient inversés et, ne trouvant plus la sortie, on laissait le regard errer à l'extérieur sur la lande sauvage où ne poussait aucun arbre. Sans aucun doute, le paradis était dans l'espace du dedans, mais il était insaisissable.

Après avoir octroyé un long moment d'émerveillement à ses invités, Philadelphie les conduisit au centre du jardin où s'étiraient des méridiennes, semblables aux chaises longues de luxe qu'on trouvait sur les terrasses des palaces. La banquette, l'appuie-tête et les accoudoirs étaient garnis de velours incarnat assorti aux gigantesques floraisons des cannas et des amaryllis. Le maître des lieux, fier de son ouvrage, promit d'organiser une visite du palais car on pouvait se perdre facilement dans ce labyrinthe. Puis, il remercia les participants de lui avoir fait confiance :

– Cette nouvelle édition sera la dernière... alors, profitez de l'aubaine ! Il s'agit d'illustrer un problème diégétique non encore résolu. D'aucuns le considèrent indécidable. L'enjeu est le suivant : l'écrivain narrateur qui commence une histoire en utilisant « je », peut-il maintenir ce pronom jusqu'à la fin sans passer au « il » ? Vous avez une longue journée devant vous pour une belle récolte : les semailles ont lieu ce matin, l'épiaison à midi et les moissons à la disparition du soleil. Vous remarquerez très vite que cette grande maison ne contient aucune bibliothèque, elle est vide de livres. N'y voyez aucune intention maligne de ma part. La grande estime que vous m'inspirez écarte de moi l'idée que vous seriez tentés par le plagiat. Vous êtes la bibliothèque vivante de ce lieu, vous qui portez des livres en devenir, dont les histoires n'ont pas encore encre le papier. À vous donc de créer une nouvelle bibliothèque ! Le premier

4

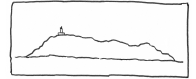
Un esprit fort, ou supposé tel, demanda :

– Cher Maître, cette consigne est prometteuse, mais quelle sera la récompense ?

– Rassurez-vous, cher ami, je ne l'ai pas oubliée.

Il se tourna vers un bosquet touffu de bananiers et appela :

– Approche, récompense !



Émergea alors de l'épaisse frondaison, comme d'un tableau du Douanier Rousseau, une panthère noire tenue en laisse par un être androgyne resplendissant qui portait avec la même assurance les traits masculins et les traits féminins. Ses vêtements entièrement blancs étaient amples et avaient l'exquise ambiguïté des tuniques orientales. Une longue procession de petits boutons nacrés remontait du bas de sa jambe droite jusqu'à son épaule. Seuls les premiers n'étaient pas fermés et laissaient entrevoir des chevilles de gazelle. Les déhanchements musculeux de la panthère et de l'androgyne étaient synchronisés. La crainte irrépressible de l'une exacerbait le pouvoir attractif de l'autre. Les sentiments les plus mêlés agitèrent l'assemblée, toutes tendances sexuelles confondues. Une concurrence multidirectionnelle apparut dans la recherche de la moitié dont on a été privé dès la création et dont on ignore la vraie nature. Chacun et chacune découvraient un puissant levier d'inspiration plus fort que les drogues déjà essayées en répétant la formule magique : « Au coucher du soleil, je connaîtrai enfin ma moitié ! »

Les écrivains rejoignirent leurs chambres dans la confusion bavarde d'élèves d'école primaire montant en classe. Ils parcoururent le couloir circulaire périphérique en constatant la montée lente du soleil au-dessus de l'horizon. Persuadés de n'avoir qu'un jour devant eux, ils se précipitèrent au travail dès qu'ils virent le paquet de feuilles blanches sur le bureau éclairé par la fenêtre. Il était impossible de l'ouvrir largement, mais ils pouvaient chercher dans la forêt tropicale le fabuleux androgyne. Quand ils le trouvaient, ils frissonnaient davantage à la vue de la panthère.

L'esprit de compétition, dont on dit qu'il existe intrinsèquement chez les mâles, prenait aussi possession des femmes et pas une seule n'y échappa. L'écrivain-débutant ne comprit pas vraiment l'enjeu car, se disait-il, dans un siècle ou deux, ce palais risque d'être à l'abandon et il n'en restera que des ruines circulaires. Dans ces conditions, autant employer « il », tout de suite, pour commencer. Mais, impressionné par tous les autres, écrivains chevronnés, auteurs de plusieurs livres traduits dans de nombreuses langues, il se plia à la consigne.

Aucun d'entre eux ne pensa à prendre des repas réguliers, car l'inspiration, partenaire volage, ne supportait pas de distraction. Il fallait la tenir constamment en éveil, lui montrer qu'on n'écoutait qu'elle. C'est en la valorisant qu'on la rendrait prolifique. Quelle jouissance lorsqu'elle apparaissait généreuse en retour de nos efforts ! On se



contentait de collations sur un bout de table, petite place nette de feuillets remplis d'écritures serrées et de biffures nerveuses.

Les écrivains finirent par céder au sommeil et improvisèrent des siestes, même ceux qui n'en n'avaient pas l'habitude. Ils attribuèrent leur fatigue au décalage horaire, au voyage en avion, à l'atmosphère indolente du jardin. Pour se dégourdir les jambes et se réveiller, la plupart arpentaient le couloir circulaire et ne trouvaient pas le soleil où ils supputaient. Jamais très haut dans le ciel, mais toujours présent, il tournait autour du palais avec la seule originalité de varier sa hauteur. Certains, prévoyants par nature, sortaient leur boussole, mais l'aiguille n'indiquait pas une direction précise : soit elle restait immobile, comme morte, soit elle s'agitait de façon désordonnée. Absorbés par la façon de conduire leurs écrits, ils ne furent pas préoccupés de ne pas trouver le nord.

Cependant, la fatigue finit par creuser leurs joues, cerner leurs yeux, et quand ils se virent tous dans un état maladif, ils arrivèrent à une conclusion surprenante : le jour durait depuis trop longtemps ! Ils n'étaient plus aussi sûrs d'eux et de leurs écrits avec le « je » triomphant des débuts et le « je » inquiet des dernières pages au point qu'ils commencèrent à douter de sa pertinence pour trouver le « il » ou le « elle » de la moitié. Ils durent se rendre à l'évidence et partirent à la recherche de Philadelphie pour les sortir de l'impasse. C'était lui le Grand Armateur et le maître des lieux, il avait sa part de responsabilité.

Mais il était facile pour lui de se dissimuler dans ce labyrinthe cylindrique à trois dimensions encore plus insondable que le Labyrinthe de Cnossos car le soleil qui passait son temps à tourner en rond n'était pas du même secours qu'en Crète où il dessine des ombres nettes et où il a des heures de lever et de coucher bien définies. La panthère noire n'était-elle pas une anamorphose du Minotaure ? Étaient-ils le prix du tribut imposé aux humains pour qu'ils inventent les mythes ? Où donc Philadelphie les avait-il entraînés ? Pourquoi avait-il précisé que cette réunion serait la dernière ? Pouvait-on le croire alors qu'il se prétendait crétois et que tous les Crétois sont menteurs ?

Philadelphie apparut là où on l'attendait le moins : le jardin. Il était certainement monté par un ascenseur caché au milieu de bambous géants. Il arborait une mine radieuse et pria tout le monde de prendre place. Les yeux gonflés par un trop long travail sur la



feuille blanche, les écrivains montrèrent une impatience difficilement contrôlable. Philadelphie fit servir aussitôt un philtre apaisant d'action fulgurante, avant de prendre la parole :

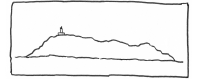
– Mes chers amis, vous êtes dans un lieu idéal pour écrire, dans une île de l'archipel du Svalbard, découvert par un de mes aïeux vers 1600 et qui a donné son nom à la Mer de Barents. J'y ai passé mes vacances d'été pendant mon enfance. Vous comprenez que ce lieu m'est cher. Lieu idéal pour écrire car nous sommes au-delà du Cercle polaire arctique : en été, le soleil ne se couche pas ! Vous n'avez jamais manqué de lumière et donc, lutter contre le sommeil était plus facile. Nous sommes aussi très près du pôle nord : l'aiguille de la boussole est désorientée. D'autant plus que l'île est placée sur une anomalie magnétique qui perturbe les effets du champ.

– Voici donc l'explication de nos déconvenues, mais nous ne comprenons pas en quoi ce lieu idéal est d'un secours quelconque pour résoudre le problème posé.

– Lieu idéal pour écrire certes, mais pas avec le « je » impérial de la première personne qui a perdu tous ses repères et que vous avez, malgré les évidences, conservé jusqu'au bout. Constatez vous-mêmes l'état de fatigue dans lequel vous êtes : méconnaissables, le teint hâve, les yeux rougis. Je crois que vous n'avez pas réussi. La récompense me reste donc acquise, vous en conviendrez ? Mais je dois vous avouer que c'était joué d'avance car elle sera ma seule consolation dans l'ermitage où je vais me retirer. Vous avez eu l'honneur de vivre le bouquet final du feu d'artifice de ma destinée. J'ai épuisé toutes les ressources financières accumulées par mes ancêtres pour percer, à votre contact, les arcanes de la création littéraire. Je sais maintenant que cet espoir est vain et je m'en réjouis pour les générations futures qui n'épuiseront jamais le plaisir énigmatique de la lecture.

L'androgynite sortit des bananiers avec un feulement de panthère et vint se placer contre Philadelphie qui montra, pour la première fois, une indicible émotion :

– Mes chers amis, je dois vous avouer que je suis plongé dans une mélancolie chronique. Je n'arrive pas à vieillir, enfermé dans le labyrinthe du temps. Il y a plus d'un siècle, j'ai découvert des ruines circulaires sur cette île. Leurs fondations cyclopéennes me donnèrent l'idée de construire sur elles ce palais cylindrique. Mon aïeul ne faisait que réhabiliter l'œuvre dont je ne me souvenais plus. Pour percer le mystère de l'origine de ces ruines, il a convoqué des archéologues. Ils cherchèrent d'abord des squelettes humains, sans aucun résultat. Ils trouvèrent des squelettes



d'oiseaux, surtout des perruches. Et beaucoup de graines originaires de pays tropicaux. Alors, ils discutèrent entre eux des hypothèses hardies, comme le glissement de l'île depuis l'équateur à cause de la dérive des continents ou un brusque changement de la direction de l'axe de rotation de la Terre, suite à la collision avec une comète. Mais, j'étais le seul à savoir que ce mystère serait dévoilé dans une fiction écrite par un rêveur, lui-même rêvé par un autre.

Je vous dis « Adieu » du fond du cœur. Ne cherchez pas à me retenir, je ne suis déjà plus avec vous. Dès demain, quand vous serez partis, je voyagerai encore pour soigner ma mélancolie. Je ferai le tour de mon île ou le tour de la Terre. Il fera le tour suivant.